

SEPT JOURS
POUR SURVIVRE

NATHALIE BERNARD

SEPT JOURS POUR SURVIVRE

Roman



VOIR DE PRÈS

© Éditions Thierry Magnier, 2017
© 2019, Voir de près pour la présente édition
Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-37828-177-9

VOIR DE PRÈS
www.voir-de-pres.fr

*Nita signifie Ours.
Tina signifie Messie.*

SAMEDI

**IL SUFFIT D'UNE
SEULE SECONDE
POUR FAIRE
BASCULER UNE VIE**

(LEÇON NUMÉRO 1)

1

Bizarrement, la première chose à laquelle Nita pensa en se réveillant fut : *Ma mère a dû m'attendre longtemps, les bougies ont fondu et recouvert le gâteau de cire, il doit être immangeable...* Ensuite, elle sentit le froid sur son visage.

Un froid sec et mordant.

Son corps, lui, était au chaud. Elle reconnaissait le contact de son pull noir et de son jean et devinait le poids d'une couverture.

Où suis-je ?

Elle serra ses paupières de toutes ses forces. Tant qu'elle n'ouvrirait pas les yeux, tout ça pouvait encore n'être qu'un cauchemar, juste un sale cauchemar

comme ceux qui la réveillaient en nage au milieu de la nuit. Ces nuits-là, elle faisait la morte pour se rendre invisible, à l'instar de certains animaux sans défense. Elle se tenait immobile dans le noir, tentait de disparaître jusqu'à ce que les spectres qu'elle avait imaginés s'en aillent, lassés de cette chair inanimée. Lorsqu'elle était bien certaine qu'ils étaient partis, elle tendait rapidement un bras en direction de la lampe, attrapait l'interrupteur et, dans la lumière jaune, elle redécouvrait sa chambre inchangée. Ses murs tapissés de gris, ses photos encadrées, ses peluches remisées en haut de la bibliothèque, son bureau couvert de boîtes de biscuits entamés et le silence de la nuit qui recouvrait tout.

Mais cette fois-ci il ne s'agissait pas d'un mauvais rêve. Tout lui revient en bloc : la sensation brutale de devenir la « chose » de quelqu'un, d'être trimballée comme un objet, de ne plus s'appartenir, l'air froid qui lui piquait le visage, la sécheresse de sa bouche et cette douleur lancinante sur le côté droit du crâne lui racontaient qu'elle se trouvait *ailleurs*, dans un endroit inconnu et glacé.

On l'avait *transportée*.

On ? Ses ravisseurs. Deux hommes peut-être. Un pour la pousser dans la voiture, l'autre pour conduire... Non ! Il n'y en avait qu'un, ça elle en était presque certaine !

Où est-il maintenant ?

La respiration de Nita s'arrêta. Peut-être qu'il était là, tout près d'elle, et qu'il l'observait en ce moment même ? Peut-être qu'il attendait son réveil pour lui faire du mal ? Telle une déferlante, la peur l'envahit tout entière, son cœur s'accéléra et son corps se contracta si fort qu'elle eut l'impression qu'il voulait se réduire, se compacter jusqu'à n'être plus qu'un grain de poussière.

Disparaître...

C'est ce qu'elle aurait voulu pouvoir faire, mais à force de contracter ses poumons, on finit par manquer d'air. Une nouvelle inspiration s'imposa et Nita ne put cette fois s'empêcher d'ouvrir grand les yeux : une lumière bleutée, hivernale, pas rassurante du tout, de la buée sortant de sa bouche et de ses

narines et, après une légère mise au point, le plafond, constitué de vieilles planches et de plaques de tôle rouillée. Elle tourna lentement la tête et découvrit les murs, constitués de rondins alignés horizontalement et parfois couverts de mousse, qui délimitaient une pièce d'une vingtaine de mètres carrés.

Vide, ou presque.

En tout cas, l'homme n'était pas là ! La jeune fille tenta de se lever mais son corps semblait peser deux tonnes. Elle arrivait à peine à bouger sa tête. Sur un côté de la pièce, se trouvait un vieux poêle à bois équipé d'un tuyau en fonte qui perçait le plafond. Le jouxtaient une table vermoulue, ainsi qu'une chaise assortie. Un peu plus loin, il y avait un petit placard de rangement en bois dont

il ne restait plus qu'une seule porte branlante. Par terre, quelques boîtes de métal rouillé et de vieilles cornes de cerf qui avaient dû décorer un temps le haut de l'unique porte. Nita pensa que si cette porte était verrouillée, elle pourrait toujours se faufiler par la fenêtre. Son châssis semblait vermoulu et ce serait facile de la faire voler en éclats... enfin, lorsqu'elle arriverait à bouger.

Est-ce que vingt-quatre heures sont passées ?

La lumière rosée qui entrait dans la pièce évoquait un lever de soleil. Où cet homme l'avait-il emmenée ? Que lui avait-il fait ? Fébrile, Nita se repassa le film des derniers événements.

C'était le matin de son anniversaire, ses treize ans. Elle n'attendait rien

de particulier de ce jour-là, hormis la tarte aux noix de pécan que sa mère lui servait chaque année après un savoureux dîner. Il était encore tôt et elle marchait d'un bon pas aux abords du parc, en direction du collège. Comme à son habitude, elle avait le cou enfoncé dans sa parka et les yeux rivés au sol. Elle cherchait les plaques d'égout, ces cercles de métal qu'elle avait pris l'habitude de photographier depuis quelque temps. Le métal rouillé l'attirait, sans qu'elle sache vraiment pourquoi. Elle aimait constituer cette collection de photos dont elle tapissait les murs de sa chambre. Ces derniers temps, sa mère s'en inquiétait de plus en plus, ainsi que de son manque de vie sociale. Elle l'avait même envoyée

voir un psy ! Ensemble, ils avaient joué au roi du silence et Nita avait fini par gagner. Il faut dire qu'elle était très forte à ce jeu...

Bref.

Elle était sur le chemin du collège et elle avait dévié sa route pour aller photographier cette plaque d'égout qu'elle ne connaissait pas. Ses pieds s'enfonçaient mollement dans le récent tapis de neige mais elle avait l'esprit ailleurs, tourné vers son père : c'était le troisième anniversaire qu'ils ne partageaient pas ensemble. En s'arrêtant devant la plaque un peu rouillée, elle avait imaginé les barreaux de métal qu'elle irait photographier le jour de sa sortie. Mais elle n'avait pas eu le temps